

Destins croisés

Adieu ma concubine de Chen Kaige

André Joassin

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joassin, A. (1993). Review of [*Destins croisés / Adieu ma concubine* de Chen Kaige]. *24 images*, (68-69), 61–61.

ADIEU MA CONCUBINE DE CHEN KAIGE



Juxian (Gong Li) et Xiaolou (Zhang Fengyi).

Formés dès l'enfance aux rigueurs de l'art lyrique pékinois, Xiaolou et Dieyi triomphent dans une création unique: *Adieu ma concubine*, l'histoire d'un roi pour lequel meurt sa maîtresse. À l'opéra de Pékin, les rôles féminins sont tenus par des hommes. Dieyi est amoureux de son éternel partenaire qui ne lui rend qu'une amitié profonde. Quand Xiaolou s'éprend d'une jeune et belle prostituée, Dieyi n'a plus que son rôle pour exprimer sa passion... Chen Kaige capte tous les points de vue: celui d'une femme prise entre deux hommes, celui de l'outsider, jaloux du couple dont il est pourtant l'intime confident, celui de la concubine qui n'existe qu'au théâtre, sublimée par la blessure sentimentale de son interprète.

Le récit embrasse un demi-siècle au cours duquel se succèdent les Seigneurs de la guerre, l'invasion japonaise, Chiang Kai-shek, le communisme et la révolution culturelle. Selon l'objectivité obligatoire du moment, l'opéra est tantôt considéré comme emblème culturel, tantôt comme expression bourgeoise à éradiquer, ses acteurs comme héros nationaux ou traîtres à la cause du peuple... Ces revirements pèsent évidemment sur les trois destins, sur la fidélité et la confiance réciproques.

On reconnaît là le sujet de toute l'œuvre de Chen Kaige: la raison et les sentiments individuels brimés par les

mouvements collectifs (thématique plutôt courageuse en régime communiste). *Adieu ma concubine* apparaît cependant différent de ses autres films. L'auteur s'y essaie (avec une maîtrise respectable) à la fresque historique. Mais là où un David Lean jouait à fond le plaisir de l'épopée, le Pékinois paraît hanté par les arrières-pensées. Ses deux heures cinquante de spectacle total procèdent manifestement d'une préméditation distanciée qui n'exclut pas une certaine roublardise.

Lors de la conférence de presse, le cinéaste déclarait (citation de mémoire): «Hsu Feng (la productrice) et moi sommes venus séparément à Cannes à plusieurs reprises. En abordant le film, nous connaissions donc bien la sensibilité du Festival.» Propos qui peuvent laisser croire à une production orientée vers les sensibilités occidentales, voire à la limite, soumise aux critères prospectifs d'une Palme d'or. Et de fait, derrière l'éblouissement premier, sous la violence, l'ampleur, l'émotion et la réflexion, affleure une diffuse volonté de plaire à laquelle s'ajoutent de surprenants implicites idéologiques. Le scénario (qui reste prudemment en deçà des années 80) semble plus ou moins réhabiliter la rigueur réactionnaire du régime des Seigneurs de la guerre à la lumière des aberrations de la révolution culturelle. Témoin: l'humour nostalgique de la séquence où les chan-

Destins croisés

PAR ANDRÉ JOASSIN

teurs reviennent prendre de la trique auprès du vieux maître qui les a jadis formés. Dans le foisonnement de signes disparates, on finirait d'ailleurs par lire tout et son contraire. Si *Adieu ma concubine* et *The Piano* dominaient bien la sélection, le jury aurait donc pu, sans injustice, trancher en faveur de Jane Campion.

Mais ne balançons pas le loempia avec l'huile de cuisson. En dépit de ce manque de clarté des intentions, nous avons affaire là à une imposante page de cinéma qui confirme l'aplomb d'un auteur moderne et puissant. Après un drame social intimiste (*Le roi des enfants*) et un film plus ésotérique (*La vie sur un fil*), il se montre aussi habile dans la maîtrise de cette énorme reconstitution qu'il se préserve, malgré tout, des facilités des modèles hollywoodiens.

Souignons encore la qualité superlative de l'interprétation. Gong Li (actrice fétiche de Zhang Yimou) y compose à nouveau avec grâce un personnage de femme complexe et volontaire immergée dans une société trop masculine. Mais c'est surtout Leslie Cheung qui épate. Évadé, le temps du rôle de sa vie, des polars de John Woo et des *Histoires de fantômes chinois*, il traduit avec force et émotion les ambivalences tragiques de Dieyi, être masculin-féminin, généreux et aigre de jalousie.

Colosse de film donc en dépit de ses petites coquetteries. ■

ADIEU MA CONCUBINE

Chine/Hong-Kong 1993. Ré.: Chen Kaige. Scé.: Lilian Li et Lu Wai. Ph.: Gu Changwai. Mont.: Pei Xiaonan. Mus.: Zhao Jiping. Int.: Leslie Cheung, Zhang Fengyi, Gong Li. 170 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.